

Passeports pour la liberté (Histoire de Samira).

Dossier pédagogique

Stéphane Beaud et Samira Belhoumi: Entretiens inédits 2012/2013

(Premiers jalons du livre-enquête de Stéphane Beaud:

La France des Belhoumi, portraits de famille, 1977-2017. La Découverte, Paris, 2018)

Une production Passeurs de mémoires

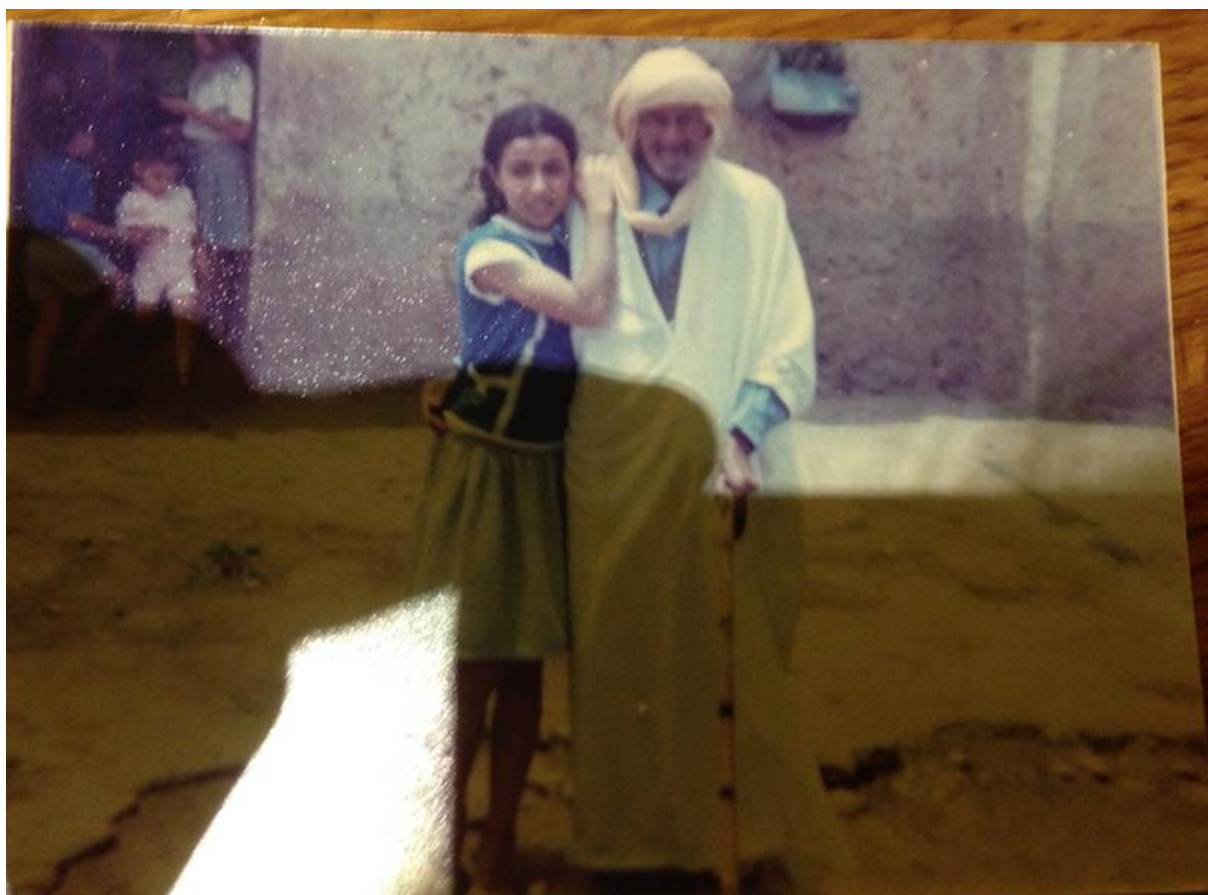
Avec le soutien de l'ANCT (Agence nationale à la Cohésion des Territoires), et de la DILCRAH.

Spectacle créé au Lycée de la Martinière, Lyon, le 21 janvier 2021

Adaptation et mise en scène : **Dominique Lurcel**

Jeu : **Elise Moussion et Dominique Lurcel**

Durée : **1h15**



Le livre : Stéphane Beaud/ La France des Belhoumi, portraits de famille, 1977-2017 (La Découverte, 2018)

Entre 2012 et 2017, cinq années aux contextes politiques particulièrement sensibles, le sociologue Stéphane Beaud s'est passionné pour le destin d'une famille algérienne installée en France depuis quarante ans, famille composée des parents et de huit enfants-cinq filles et trois garçons. Une enquête chorale, collective mais faisant aussi la part belle à l'histoire individuelle de chaque membre de la fratrie : l'histoire d'une lente « intégration silencieuse », aux chemins parfois contrastés, mais résolument à contre-courant des visions dramatisantes, victimaires –et pessimistes- qui accompagnent trop souvent ce type d'enquêtes. Et une histoire qui, en abordant toutes les questions (rôle des parents, importance de l'école, lieu de vie, rapport au religieux et au politique, discriminations, etc.) interroge du même coup celle de bien d'autres familles –ce qui les différencie les unes des autres, et ce qui les réunit. Et pour quelles raisons.

Le « puzzle Belhoumi » apparaît peu-à-peu à nos yeux. Dans la construction et le destin de chacun(e), tout joue, tout fait sens : le lieu de naissance –Algérie ou France- l'ordre des naissances ; les craintes et les attentes genrées des parents ; les rôles déterminants des enseignants rencontrés en chemin ; le poids des interdits culturels ; les difficultés financières de la famille ; des confrontations à des formes différentes de discriminations... Mais aussi les différences d'âge : seize ans séparent l'ainée (Samira) de la « petite dernière » (Nadia). En même temps que la famille Belhoumi s'agrandit, la société française évolue. Pas toujours dans le sens de l'ouverture à l'autre. Et au cours même de l'enquête, l'Histoire, tragiquement, entre en scène.

Reste que chacun(e) des membres de la fratrie Belhoumi- à sa façon, au gré des chemins (parfois de traverse, jamais faciles) qu'il ou elle emprunte-, chacun(e) apporte son poids émouvant d'humanité et ajoute sa part de complexité à la construction de ce tableau familial, à la fois banal et exemplaire.

Samira

Un visage, pourtant, se détache d'emblée de ce portrait de groupe. Celui de Samira, la sœur aînée, la première de la fratrie. Dès les premières pages de son enquête, Stéphane Beaud lui reconnaît une place privilégiée : certes pour son rôle déterminant dans le déclenchement de l'enquête et le pacte initial qu'elle scelle avec lui ; pour le nombre d'heures d'entretiens qu'elle lui accorde ; pour sa capacité aussi à entraîner dans son sillage tout le reste de la famille ; pour sa vigilance, durant les cinq ans qu'a duré l'enquête, pour que nul(le) ne s'en exclue ou n'en soit exclu(e) : une place qui n'est, en réalité, que le reflet de celle, prépondérante, qu'elle occupe au sein de la fratrie –et de la stature morale que celle-ci, dans son ensemble, lui *reconnait* sans réserve.

La silhouette de Samira émerge ainsi comme une sorte de « figure de proue familiale », une *Victoire*.

Mais- et c'est l'autre aspect remarquable du personnage- cette victoire, Samira l'a remportée de haute lutte, tout au long d'un chemin de vie parsemé d'obstacles qu'elle a dû surmonter, de pesanteurs sociales avec lesquelles elle a dû, en partie du moins, pactiser, d'interdits avec lesquels il lui a fallu ruser, de stratégies auxquelles elle a dû avoir recours, au sein même de sa famille, et ce dès son enfance. Ainsi, au fil des paroles qu'elle confie à Stéphane Beaud, se dessine le portrait d'une femme à la volonté calme et farouche, une lutteuse obstinée, entièrement portée vers le partage et la

transmission. Ainsi Samira nous offre-t-elle, comme en passant, en toute modestie et en toute universalité, l'histoire de sa longue marche, obstinée, vers sa liberté.

Le spectacle

Stéphane Beaud m'a confié, avec l'accord de Samira, l'intégralité de leurs deux premiers et longs entretiens, dont seuls quelques passages figurent dans *La France des Belhoumi*. Le spectacle ne vise pas d'autre ambition que celle de transmettre le contenu de ces entretiens, dans la plus grande fidélité. De faire entendre, avec la plus grande clarté possible, l'histoire d'un trajet qui renvoie à beaucoup d'autres semblables, et qui peut servir, sinon de modèle –le mot fleure trop sa dimension pédagogique– du moins de repère et de source de questionnements à bon nombre d'adolescents, et tout particulièrement, d'adolescentes. Est donc préservée la forme initiale de l'entretien, de l'échange, ouvert et plein de vie, même si, bien sûr, il a fallu « tailler dans la masse », en fonction de la durée maximale du spectacle ; en fonction aussi du droit de regard (très discret !) que Samira a légitimement exercé sur l'adaptation.

On a opté, dès l'origine, pour un spectacle d'une légèreté technique extrême, dans une scénographie minimaliste, susceptible d'être joué partout, et de pouvoir se dérouler sans installation lourde, dans comme hors les murs d'un théâtre, dans des lycées, des médiathèques, des structures associatives, voire en appartement, « chez les gens », en privilégiant, dans tous les cas, la plus grande proximité avec le public.

L'auteur : Stéphane Beaud :

Né en 1958, Stéphane Beaud est aujourd'hui Professeur de sociologie à Sciences Po Lille, après l'avoir été à l'Ecole normale supérieure (2007-14) et à l'Université de Nanterre (2014-17) et à l'Université de Poitiers. Après des études de sciences économiques et à *Sciences-Po* Paris, il bifurque vers l'enseignement – obtention de l'agrégation de [sciences sociales](#) – et vers la sociologie en effectuant à l'EHESS un doctorat de sociologie, sous la direction de Jean-Claude Chamboredon (caïman de sociologie à l'Ecole normale supérieure et co-auteur avec Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron du *Métier de sociologue*, 1968). Son travail porte principalement sur les transformations des milieux populaires dans la France contemporaine. Sa thèse de doctorat – *L'usine, l'école et le quartier* – soutenue en 1995 porte sur les nouvelles formes de reproduction du groupe ouvrier à partir d'une longue enquête de terrain à Sochaux-Montbéliard. Il y étudie en détail les itinéraires scolaires des enfants d'ouvriers spécialisés (la plupart d'enfants d'immigrés) – résidant dans les cités HLM de cette région ouvrière. Cette thèse a débouché sur un livre, écrit avec Michel Pialoux – *Retour sur la condition ouvrière* (Fayard, 1999) – qui a contribué au regain d'intérêt pour la question ouvrière en France. Elle a aussi donné lieu à un livre très débattu dans le domaine de l'Ecole – *80% au bac. Et après ?...* (La Découverte, 2002) qui examine – au plus près des pratiques– l'ambivalence de la poursuite d'études en milieu populaire (politique scolaire dite des 80% au bac, J-P. Chevènement, 1985).

Ce livre a été suivi d'un autre, « *'Pays de Malheur !' Un jeune de cité écrit à un sociologue* (La Découverte, 2004) avec Younes Amrani, fils d'ouvrier marocain, alors emploi-jeune en bibliothèque, ayant grandi dans une cité de la région lyonnaise et lecteur de *80% au bac* et après ?..., réagissant à ce livre. Il rend compte de leur correspondance par courriels et fouille de manière assez intime tous les thèmes de son enfance/adolescence. Ce livre a rencontré beaucoup de lecteurs et a suscité en retour de nombreux mails, souvent très parlants et touchants, de lecteurs et lectrices anonymes.

Stéphane Beaud a, en mars 2018, publié à La Découverte *La France des Belhoumi*, un portrait d'une famille immigrée algérienne de huit enfants, dont la presse a abondamment rendu compte : *Le Monde*, *L'Express*, *Libération*, *Le nouvel Obs*, *Sud-Ouest*, *Les Inrocks*, *Le Monde diplomatique*, etc. Il intervient régulièrement dans la presse nationale, notamment dans [*Le Monde*](#), [*Libération*](#), [*L'Humanité*](#) ou [*Le Monde diplomatique*](#). Ou à la radio (France Culture, France Inter).

L'Équipe du spectacle

Dominique Lurcel, metteur en scène et comédien



Dominique Lurcel a toujours mené de front enseignement (il a été professeur de lettres classiques pendant 30 ans, dont 15 passés au Lycée autogéré de Paris- il en a été un des fondateurs) et transmission du théâtre, comme formateur et metteur en scène.

Après des études théâtrales à la Sorbonne (avec Bernard Dort) et du théâtre Universitaire en compagnie de Philippe Léotard et de Jean-Claude Penchenat, il rencontre Armand Gatti en septembre 1968. C'est le début d'un compagnonnage de 30 ans, créations collectives et mises en scène de cinq de ses pièces.

En 1983, il publie *Théâtre de Foire au XVIIIe*, (Christian Bourgois, 10-18, réédition en 2015, Folio-Théâtre, Gallimard), anthologie qui sera la source de nombreux spectacles, dont *Théâtre de Foire*, que Jean-Louis Barrault monte en 1986 pour le 40^e anniversaire de sa Cie. Dominique Lurcel est associé par Barrault à toutes les étapes de la construction du spectacle.

En 1989, il crée sa première mise en scène : *Lenz*, de Büchner.

Suivent un Perec (*Choses communes*), un Diderot (*Le supplément au voyage de Bougainville*), *Passion simple*, d'Annie Ernaux. En 1995, il est invité au Festival d'Avignon (Chapelle des Célestins) avec son spectacle *Ferdinando Camon : Conversations avec Primo Levi*, spectacle qui tourne encore aujourd'hui.

En 1996, première approche de *Nathan le Sage*, de Lessing, qu'il traduit, et met en scène avec Thierry Bosc dans le rôle-titre.

Cette même année, il fonde sa compagnie, *Passeurs de mémoires*.

Avec elle, depuis, il a créé vingt spectacles. Dont deux pièces de Nathalie Papin (*Mange-Moi* en 2000, et *Debout* en 2007 ; deux textes de Jean-Pierre Siméon : *Soliloques*, en 2000, et *Stabat Mater Furiosa* en 2006 ; un *Mistero Buffo Caraïbe* sur des textes de Dario Fo (Théâtre de la Tempête, 1999), une pièce napolitaine contemporaine, *Le Baisemain*, de Manlio Santanelli...En 2004, il revient à *Nathan le sage* (deux saisons au théâtre Silvia Monfort, Paris, tournée au Maroc et en Israël, édition du livre en

collection Folio-Théâtre...) ; en 2006, il adapte et met en scène **Une saison de machettes**, à partir des paroles de tueurs hutus recueillies par Jean Hatzfeld. En 2010, il met en scène **L'Exception et la règle**, de Brecht (Paris, Confluences)

A partir de 2006, il entame un travail de longue haleine autour des traces de la colonisation : **Folies coloniales, Algérie années 30**, d'abord, un spectacle-revue construit à partir des textes officiels de la commémoration, en 1930, du Centenaire de l'Algérie française, spectacle coproduit par la Grande Halle de la Villette, (mars 2009, tournées en France et Algérie -Alger, Théâtre National). Puis, à partir de mars 2011, **Le Contraire de l'amour, Journal de Mouloud Feraoun 1955/1962**, (Avignon 2011, tournée, représentation à L'Odéon-Théâtre de l'Europe le 13 février 2012, tournées en Algérie, reprise à la Maison des Métallos, Paris novembre 2012, etc.). Enfin, avec de jeunes adultes d'Aubervilliers, de Saint-Ouen et du Nord-Est de Paris, **Pays de malheur !** à partir du livre éponyme de Stéphane Beaud et Younès Amrani (Maison des Métallos, Paris/ Espace 1789, Saint-Ouen, mars 2013).

Domicilié à Lyon depuis 2009, il y a enseigné le théâtre à l'Université Lyon II, il a mis en scène 70 enfants de Vaulx-en-Velin, dans l'opéra de Terezin, **Brundibar**. Depuis 2013, il accompagne un groupe de rescapés Tutsis dans **Tutsi !**, une démarche théâtralisée de transmission de leurs récits de vie.

Fin 2013 : Création de **Comme si j'étais à côté de vous**, adaptation des lettres de Diderot à Sophie Volland (Avignon 2014 et tournée)

En 2015, il décide de reprendre les **Conversations avec Primo Levi** –qu'il vient d'aller jouer au Rwanda- ainsi que **Le Contraire de l'amour** –Paris, Avignon, et tournées jusqu'à ce jour (184 représentations pour *Primo Levi* ; plus de 110 pour **Le Contraire de l'amour**)

Janvier 2017, il met en scène, pour la troisième fois, **Nathan le sage** – spectacle magnifiquement accueilli depuis, et qui atteindra les 40 représentations fin 2018.

En 2018/2019,, avec le soutien de la DAAC du Rectorat de Lyon, de la Région AURA et de la Ville de Villeurbanne (Le Rize), de l'association Coup de Soleil, et en partenariat avec les cinéastes d'Acte Public, Dominique Lurcel a construit et présenté un projet avec 70 lycéens de trois lycées professionnels de Villeurbanne, à partir de la passionnante enquête sociologique, parue très récemment (La Découverte, mars 2018), de Stéphane Beaud : **La France des Belhoumi, portraits de famille, 1977-2017**.

Décembre 2019, création à Dardilly : **L'Amérique n'existe pas**, textes de Peter Bichsel (*Histoires enfantines*, Gallimard). Série à Lyon, puis à Paris (Essaïon, octobre 2020)

En mai 2018, Passeurs de mémoires est devenue une Cie de la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Elise Moussion



Elise Moussion est comédienne et chanteuse.

Parallèlement à des études de lettres modernes (elle a été enseignante pendant un petit moment), elle se forme, dans le début des années 2000, comme comédienne au Conservatoire d'Orléans, et comme chanteuse lyrique (soprano) dans différents stages (dont le Roy Hart). A partir de 2008, elle travaille, dans ses deux domaines, avec diverses Cies (Orléans et Lyon). Elle fonde la sienne, **La Belle étoile**, en 2012 : depuis cette date, elle fait, au sein de sa Cie, partager ses goûts pour la poésie, le conte, les lectures musicales. Ce qui ne l'empêche pas de travailler régulièrement avec d'autres Cies (Leila soleil, Chiloé Cie...) et de croiser les chemins d'autres metteurs en scène, dont celui de Dominique Lurcel, qu'elle rencontre (jeu et chant) en 2018, à Grenoble, sur un texte de Christian Bobin : **Présences Pures**. Depuis 2024, elle incarne le personnage de Samira Belhoumi dans **Passeports pour la liberté**. Elle vient de créer en 2026,, à Lyon, de nouveau sous le regard de Dominique Lurcel, un « seule en scène », **Rêver Debout**, de Lydie Salvayre.

DOCUMENTS

A/ Les Belhoumi : Une famille appartenant au troisième âge de l'immigration algérienne en France

Cette famille est assez exemplaire du troisième âge de l'immigration algérienne en France, tel que Abdelmalek Sayad l'a décrit dans un article séminal¹: il correspond à la génération sociale des immigrés algériens qui sont venus travailler en France après la guerre d'indépendance (1962). Si celle-ci a eu, pour effet de libérer l'Algérie du joug colonial, elle n'en pas moins déstabilisé en profondeur son économie, qui était par ailleurs déjà fragile et typique du système colonial. Dans cette Algérie des années 1960, encore largement rurale, la plupart des fils de paysans (*fellahs*) algériens ne trouvent guère sur place d'emploi stable et de bons salaires en Algérie. Ils se retrouvent ainsi tentés par le rêve de l'émigration (*Elghorba*) en France, dans l'ancienne métropole, qui connaît alors une croissance économique forte (en moyenne un taux de 6% de hausse du PIB) et est en cruel manque de main-d'œuvre. Comme des milliers de compatriotes, M. Belhoumi quitte en 1971 son pays d'origine pour émigrer en France et y vendre sa force de travail aux entreprises de l'industrie française.

M. Belhoumi, né en 1942, a grandi dans une famille de petits paysans - très pauvres - habitant un village reculé de l'Ouest algérien, dans la région de Mascara. Il est allé par intermittences à l'école primaire, quand il n'était pas pris par les travaux à la campagne et mobilisé dans la lutte au jour le jour pour la survie économique de sa famille. A la fin des années 1960, la perspective d'un départ pour l'Hexagone a progressivement fait son chemin dans sa tête. Après son mariage (1968) et la naissance du premier enfant (1970), il décroche un visa de travail en France où il émigre en 1971. Dans un premier temps, il travaille comme manœuvre dans le BTP et a des difficultés à obtenir un logement. Il fait, au cours de ses six premières années d'immigration, des allers/ retours annuels (les deux mois d'été) entre France et Algérie. Durant cette période, la famille s'agrandit : après Samira en 1970, naissent Leïla en 1973 et Rachid en 1975. Mme Belhoumi, née en 1952, âgée de dix ans de moins que son mari, a pu poursuivre ses études jusqu'au collège, cessant sa scolarité à la fin de la quatrième. La famille arrive en France, dans le cadre des politiques de regroupement, au début de l'année 1997, à Sardan, banlieue de Prévilly, la préfecture du département, située à 400 km de Paris. Dans cette petite ville ouvrière et communiste, vit déjà une petite colonie d'Algériens de Mostaganem. La famille Belhoumi s'installe dans un F3 de 70 M2. Cinq enfants vont ensuite naître en France (deux garçons puis trois sœurs cadettes).

¹ Abdelmalek Sayad, « Les trois âges de l'immigration algérienne en France », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 15, 1977.

B/ Leïla, Rachid et les autres : extraits d'entretiens (inédits)

LEÏLA

On est une fratrie mais, je veux dire, on a tous cheminé complètement différemment... Mais après c'est aussi en fonction de la place qu'on a prise au sein de la famille, de comment on s'est organisé... C'est vrai que Samira étant l'aînée, moi j'arrive juste après... Elle est plus studieuse, plus maison... Moi, j'ai pris le contre-pied de tout ça !... J'étais beaucoup, beaucoup axée sur l'extérieur... Mais depuis toujours ! Depuis toujours, je suis fourrée dans les associations... Et ça, ça remonte à loin !.. On a vécu à Sardan, une ville communiste... Et, moi, du coup j'ai commencé un peu à avoir une espèce de conscience politique, en fréquentant le patronage laïque. J'ai voulu fréquenter petite, vers sept huit ans, neuf ans... comme mes copines, le catéchisme... donc 7-8 ans, c'est pas trop grave... Après quand on commence à avoir conscience des choses je me suis dit que peut-être que si j'allais voir du côté laïque, je m'y retrouverais plus. J'ai commencé un peu à avoir cette conscience de groupe et du collectif très jeune... à la différence de ma sœur... Parce que ma sœur était beaucoup plus... en tant qu'aînée, Elle était beaucoup plus à aider ma mère, faire d'autres choses... Donc très très jeune, j'ai commencé à fréquenter le patronage... le patronage laïque ! En fait j'ai commencé à fréquenter les cours de catéchisme avec mes copines de primaire parce que je voulais continuer à être avec mes copines le mercredi. Et puis quand je me suis rendue compte vers huit ou neuf ans que c'était plutôt des valeurs chrétiennes alors que, moi, j'étais plutôt musulmane...(...) Après, j'ai commencé à fréquenter le patronage... Parce que le patronage c'était ces mêmes enfants qui, à un moment donné, basculaient au patronage laïque parce qu'il y avait des activités... (Leïla, juillet 2012)

Pour les filles et notamment les aînées, faire des études nous assurait très certainement une liberté gagnée... Très vrai pour Samira, moi c'est plus par compétition avec ma grande sœur (sûrement pour gagner l'estime de mes parents) et surtout avec mes copines et camarades de classes que j'ai réussi... Je n'étais pas une grande bosseuse mais le minimum était toujours garanti (passer en classe supérieure, brevet collèges, Bac B, DUT...) J'ai vraiment bossé pour moi à partir de l'IUT, ça prenait sens pour moi... j'étais faite pour la sociologie et les sciences de l'éducation... Côté maison, j'ai rapidement travaillé dès 15/16 ans... Nous avons très vite compris, qu'il fallait donner un coup de main pour aider la famille financièrement... (Leïla, courriel, 20 juillet 2017)

Je me souviens en troisième, le prof principal [de français] m'avait recommandé de faire un deuxième vœu et de mettre BEP. Et, moi, j'ai refusé de mettre un deuxième vœu ! J'ai mis « seconde générale ». Il m'a dit : « Non, non, je veux rencontrer les parents quand même ... » Alors que j'avais des notes correctes... Mais c'était à l'époque où les enfants de l'immigration étaient 'bennés' vers l'enseignement professionnel qu'enseignement général. Je ne sais pas si ça a changé depuis... Mais en tout cas pour nous [*enfants d'immigrés*], c'était comme ça, on pensait que c'était plus simple... Pour des enfants issus de l'immigration et du monde ouvrier d'aller en enseignement professionnel.. (...) On était sur une zone d'éducation prioritaire... Mais ça a été la première fois où vraiment j'ai été confrontée au 'J'impose', au 'C'est moi qui veux' etc... Donc il [le prof principal] a dit : « Moi, je veux voir vos parents »... Et c'est moi qui ai signé à la place de ma mère en écrivant à sa place : « Ma fille ira en seconde générale, on n'a pas le temps de se déplacer... » Mais le professeur avait mis une vraie

pression, quoi... Parce que les copines avaient toutes mis un deuxième choix et elles se sont toutes retrouvées en BEP, la plupart. Et moi j'insistais pour aller en seconde générale... Donc premier acte [de ma part]... Et d'ailleurs quand j'ai eu mon bac, j'y suis retournée [au collège] pour voir ce fameux professeur. Et je lui ai dit : « J'ai eu mon bac du premier coup ! Et un bac ES.... » (Leïla, juillet 2012)

RACHID

Je pense qu'il y a un moment donné où j'ai baissé les bras... Et puis décevoir une fois, deux fois, trois fois et entendre tout le temps le père dire : « *De toute façon c'est un bon à rien, il fera rien de sa vie...* », Eh bien, à un moment donné, on baisse les bras, on n'a plus envie, on se dit : « *Ben, ouais, je suis un bon à rien* » (Rachid, 23 mars 2013)

Le vrai premier boulot que j'ai eu, ça a été commercial, ça s'est fait comme ça : J'étais à Sardan, je vois une annonce « cherche vendeur si vous avez besoin », etc. Et moi j'appelle... C'était à P., à peu près en 97 [il avait 22 ans] C'était vraiment le vrai travail...

Monsieur Gauthier, le directeur que je remercie encore aujourd'hui parce que, lui, il a cru en moi...

Je suis arrivé, je me rappelle, c'était Monsieur Gauthier, le directeur que je remercie encore aujourd'hui parce que, lui, il a cru en moi... On a fait un entretien, je suis arrivé un peu normal comme on était habillé à l'époque, casquette et tout !... Et on a discuté, discuté, discuté... Et là il m'a dit « *Ce que je te propose c'est de te redonner un entretien... Mais tu vas revenir, tu vas aller t'acheter un costume, tu vas te faire une coupe et tu reviens au bureau.* » Je m'exécute, je me rappelle que j'avais été chercher un costume gris, une marque... Et je suis revenu à l'entretien. Et, lui, il a cru en moi.. De là il m'a fait un CDI avec une période d'essai... Je m'en rappellerai tout le temps car je savais lire mais lire et écrire c'était pas encore mon truc... J'avais beaucoup de lacunes, on a commencé la formation et là je me cachais toujours... C'est-à-dire que quand on me demandait de lire à voix haute, quand je savais que ça allait être mon tour, je lisais [avant] plusieurs fois le petit texte dans ma tête pour essayer de l'apprendre avant de le lire.... Donc c'est passé ! La formation s'est passée impeccable !... Les écrits, je me débrouillais toujours pour écrire un peu comme les médecins, pour cacher un petit peu les fautes pour dire bon ben est-ce que c'est « ait » « ais » « e » « é ».... Et revenu sur le terrain, il me faisait confiance... Et il a bien fait d'ailleurs... Moi, grande gueule, je veux être le meilleur, etc. Et donc premier jour de terrain, j'avais appris tout par cœur, je m'en rappelle, je me levais *Connexion* [le nom de l'entreprise], je m'endormais *Connexion*... c'était vraiment du par cœur...

- *Et tu travaillais dans quoi ?*

- C'était dans l'encyclopédie juridique.... A l'époque, c'était un super bon travail, j'étais en costume... Mon père était aux anges, il me voyait en costume avec une mallette pour lui c'était « *Mon fils il a réussi.* »... Il a toujours dit que mon meilleur travail c'était ça. Il me voyait en costume avec une mallette, il ne savait pas ce que c'était représentant VRP, pour lui c'est quelqu'un d'important

AZZEDINE

« [Quand j'étais jeune] la cité où on habitait, c'était vraiment « cité cité »... Je sais pas si vous avez vu là où on habite [J'acquiesce] Juste en face de chez nous, il y avait un porche... Et à l'époque, désolé de l'expression, mais « toute la merde » était en face, quoi, toute la merde était en face de nous... Et moi, j'étais à ma fenêtre, je regardais cette merde-là... Et je me disais : « Hors de question que je devienne

comme eux [*les petits dealers du coin*]... Quand je dis la merde, c'est tous les jeunes qui sont en bas, en train de passer avec leurs grosses voitures parce qu'ils ont vendu du shit... Parce qu'à l'époque c'était du shit hein. Et voilà... Et ça, c'était pas pour moi !.. C'était vraiment pas pour moi !... j'ai essayé hein ! Et j'ai vu que c'était pas pour moi (Azzedine, entretien, 7 octobre 2012)....

« [Moi] je suis rentré à la RATP pour beaucoup de critères... Déjà parce que, à l'époque, *agent RATP*, c'était valorisant... Vraiment c'était valorisant *agent RATP* pour moi... [*hésite*] Pour moi, qui me faisais tout le temps contrôler... Moi qui avais une [*hésite encore*] ... J'avais [alors] une sale estime de moi-même... Quand je me regardais dans le miroir, je ne me plaisais pas, quoi ! Je me disais : « Ouais, je suis qu'un pauvre type !... »... Je me prenais pour un pauvre type à l'époque.... Eh bien, la RATP ça m'a remis du peps !... Plus mes sœurs [*Leïla l'a accueilli deux ans chez elle, dans son appartement*]... Voilà c'est pour ça que je suis, que je serai reconnaissant à vie à mes sœurs, même si je ne leur dis pas tous les jours... Parce que, sans mes sœurs [Samira et Leïla], j'aurais été rien, quoi ! Franchement j'aurais été rien !... J'aurais peut-être pu basculer dans l'héroïne... si j'extrapole, oui, j'aurais peut-être pu basculer dans l'héroïne. Et c'est mes sœurs qui étaient là, qui étaient derrière moi... (Azzedine, entretien, 7 octobre 2012)

[Non seulement j'évite le RMI] mais surtout... Et puis surtout, j'ai l'impression de servir à quelque chose. Par rapport à ça, j'ai l'impression de servir à quelque chose même si dans le [regard]... Enfin, peut-être pas dans le regard de tout le monde mais dans le regard de beaucoup de personnes, bah pour eux, être chauffeur de bus c'est synonyme d'avoir raté ses études... Non, je suis désolé ce boulot, là il m'a [élevé]... Il m'a pas mal [aidé]... Il m'a amené beaucoup de choses, beaucoup de choses...

LE PERE (paroles de Samira)

[Sur les trois chapitres consacrés aux trois frères] je pense que l'essentiel est dit... Mais peut-être pour comprendre les raisons qui expliqueraient qu'ils sont passés entre les gouttes (drogues dures ou intégrisme religieux), la mixité du réseau de connaissances (moins de crétinisme de l'entre-soi maghrébin) mais aussi le rôle de mon père qui leur parlait beaucoup... Je me souviens d'une scène durant laquelle mon père a demandé à Rachid de venir s'asseoir près de lui (il avait 15-16 ans), il nous a fait sortir du salon et lui a "expliqué la vie"... J'étais derrière la porte et je l'ai entendu lui parler du *Sida* notamment... J'étais à l'école d'infirmières à l'époque et je peux vous dire que ça m'a vraiment étonnée, surtout quand on pense aux représentations sur cette maladie à l'œuvre durant cette période...

Je pense que les enjeux autour de la parole du père sont multiples et souvent négligés... Encore aujourd'hui "il fait son tour", comme il dit... En fait il appelle (nous lui avons acheté un portable depuis au moins sept ans) tous ses enfants surtout Azzedine et Amel, qu'il sait seuls [célibataires], pour échanger quelques mots... Et surtout mon père n'a jamais vraiment eu de filtre comme les gens de la ville. Il dit ce qu'il pense de la manière la plus directe, voire crue... Et, en arabe dialectal je ne vous dis pas l'effet de la langue dite maternelle... Pour moi, elle est la langue paternelle... Ou alors je l'ai lu ailleurs ? Elle parlait à notre cœur... Elle nous touchait... Parfois ça nous blessait même... Mais, là, il avait atteint son but car ça créait un électrochoc... On avait cette petite musique entêtante qui nous poursuivait plusieurs jours... (...)

Il ne faut pas non plus oublier le rôle de notre mère dans ses multiples démarches pour les maintenir dans le système scolaire, quoi que ça ait pu lui coûter en énergie dans ses démarches auprès des

travailleurs sociaux pour obtenir des aides financières. Elle n'a jamais « lâché le morceau » jusqu'à leur majorité et ça aussi, ça a permis de les éloigner du risque de la drogue dure et du fondamentalisme, je pense... (Samira, courriel, 27 août 2017)

AMEL

Au lycée, le premier jour d'école de Seconde, on remarque que, eh bien, ça ne va pas être facile parce qu'on ne connaît personne... Je devais connaître une personne dans ma classe... Et, en plus, c'est des grosses classes, on était bien une quarantaine... 'Waouw ! Qu'est-ce que c'est que ça !' On était énormément et puis les mecs du quartier, il n'y avait plus personne, y avait quelques filles... Et vraiment que quelques gars.... Mais on n'était plus vraiment comme dans le quartier, les gars étaient partis à Debussy, en lycée professionnel... Moi, je n'avais plus mes bons copains, je n'avais plus mes copines... Beaucoup étaient parties en esthétique, vente ou en commerce, en LEP (...) Au lycée, on avait l'impression qu'on était des paysans qui venaient [de je ne sais pas où]... Alors que les autres [élèves] venaient, eux, de la campagne profonde, ils prenaient des trains, des bus mais, aux yeux des professeurs, c'était nous [les élèves de cité de Sardan], les campagnards !... Alors que, nous, on était plus ouverts sur la culture... c'est-à-dire que, je me rappelle de la première sortie avec l'école, en Seconde on est partis au musée des Beaux-Arts et je connaissais par cœur les musées de l'aile droite... Mais vraiment par cœur... Parce que ça faisait tellement longtemps et que, en primaire, toutes nos sorties c'était soit les musées, soit les collèges et quand le prof m'a dit « Non, toi, tu ne réponds pas », je me suis sentie [mal]... 'mais, merde, je les connais.'.. [Vingt minutes plus tard, dans l'entretien, Amel revient sur ce qu'elle appelle sa « vie turbulente » au moment du lycée et cherche à en donner d'autres raisons] Parce qu'on était peu nombreux, parce que là tout d'un coup on était plus en plein milieu de chez nous... on était peu nombreux, je ne connaissais personne... j'avais des profs qui me regardaient vraiment genre [« la pauvre »] (*gros soupir*). Je pense qu'on ne devait pas avoir le même niveau que les autres, sortant des autres collèges de P., je sais pas... Mais, moi, je l'ai senti dès les premiers jours de la classe, qu'on était ceux qui venaient de Sardan, rebeus ou pas, assujettis à un niveau inférieur (...) J'étais remontée... j'étais vraiment remontée qu'on ne me marque pas autant d'attention qu'on a pu me marquer au collège... Parce que j'étais bonne élève, parce qu'en histoire, je connaissais toutes les dates, les trucs et que, là, j'arrive avec plein d'autre monde et, au final, on ne me trouve plus aussi [bonne]...

- On ne te trouve pas les qualités que tu avais [au collège] ?

Oui, elles disparaissent d'un coup !... Mais vraiment d'un coup !... C'est vrai que c'était d'un coup.. [avec effarement] Et puis, au lycée, je ne vais plus au sport, je ne vais plus à l'athlétisme... Ça m'a pris du jour au lendemain !... [petits rires] Je serais même incapable de dire aujourd'hui pourquoi...(Amel, 24 juillet 2012) »

C/Lors de la parution du livre...

Email de Stéphane Beaud à Dominique Lurcel, 4 mai 2018

(M.Belhoumi se fait lire par Samira des passages du livre -qui vient de paraître- le jour du mariage d'Amel, 28/04/18)

Cher Dominique

je pense que cette scène est très théâtrale et pourrait servir pour ta pièce (1)

j'ai pris ce midi un café 30 mn à 13h au café près de son boulot

Le we dernier Amel la seule des 5 filles Belhoumi à ne pas être mariée, a sauté le pas ! elle s'est

mariée avec Johan (un "français")
le mariage a eu lieu chez Samira à Paris

et voici la scène théâtrale telle que racontée par Samira il y a 30 mn
(je note de mémoire et viens de lui envoyer ce SMS)

"votre père qui vous demande de lire le livre dans les interstices du mariage d'Amel chez vous, c'est vraiment fort !...
et cette scène où vous lui lisez des bouts du chapitre 1 du livre en lui traduisant ensuite en arabe dialectal avec ses commentaires à lui ("oui, c'est bien ça...." qu'il va répéter au fil de votre lecture), c'est aussi très fort
tout comme son agacement sinon' sa rage qu'il exprime de ne pas pouvoir lire ce livre qui raconte sa propre vie et celle de sa famille, c'est encore plus fort (ça serait bien de noter en arabe les mots qu'il a alors prononcés....)
En tout cas c'est remuant tout cela
À bientôt
Stéphane "

(1) Il s'agit du spectacle que je construisais alors avec quatre classes de trois lycées de Villeurbanne, entre 2018 et 2019 (Note de D.L.)

D/ Réactions « à chaud » de lycéens de Clichy sous Bois, Seine Saint-Denis, après la venue de Stéphane Beaud dans leur classe (95% d'enfants d'immigrés). Mail de leur professeur, le jour-même :

"De mémoire... avant que la fatigue et les vacances n'effacent mon logiciel, voici quelques réactions entendues dans mes classes ou sur le trottoir devant le lycée :

"ça m'a rappelé mes parents" (N..., [T.ES](#)). Sentiment partagé par quasiment tous mes élèves dont les parents ou GP ont immigré en France, quel que soit le pays d'origine.

"Madame, il connaît la cité des Bosquets à Clichy"? (F...- Scde). Moi:... je ne sais pas...Pourquoi? . F...: "Parce qu'il parlait de nous!"

"j'ai été scotché par le boulot. Vous imaginez Madame, il a fait une enquête qui a duré 5 ans !!!!!"
(M..., TES)

"C'était intéressant mais j'ai été gênée par le procédé. Les gens se confient à lui, comme à un psy, et après il balance ce que les gens lui ont raconté dans un livre" (S..., TES. son père est en prison. très discrète là-dessus)

" il a montré que la cité c'est pas cool pour les gars " (Y... TES)

"Il a parlé de la fierté de ramener de l'argent propre. C'est vrai, en plus!" (I., TES)

"

il aurait fallu qu'il en dise plus sur la religion. J'ai pas bien compris, y 'a pas une sœur qui a choisi de partir dans la religion pour s'en sortir ?" (S., Scde. très sensible aux questions qui touchent à l'Islam)

"

il savait parler à tout le monde" (M... T ES)

"Il m'a fait rire quand il a parlé de la mère qui supportait pas que sa fille sorte avec un mec qu'est pas du bled. On dirait ma grand mère" (I., TES)

"

Il a parlé de nous mais pas comme à la télé" (entendu sur le trottoir)

"quand il a parlé de la sœur qui vote à droite, ça m'a rappelé le cours de sc po sur la désaffiliation politique Madame". (E..., TES).

"Pareil sur les solidarités familiales quand la sœur s'occupe de son frère en prison" (Y... TES).

"Madame, on voyait bien la construction du genre quand il parlait de la différence entre les frères et les sœurs (J... Scde).

E/Bibliographie

Un article...

Le Monde , Anne Chemin, 11 janvier 2019

Stéphane Beaud, une sociologie par le bas

Le chercheur, auteur notamment de « La France des Belhoumi », une enquête ethnographique qui retrace sur quatre décennies la trajectoire d'une famille immigrée algérienne, étudie, depuis plus de vingt ans, les classes populaires françaises.

Assise au fond de la salle, elle est la première à se lever quand Stéphane Beaud invite les élèves à l'interroger sur son livre. Vêtue d'un grand sweat-shirt rouge, les cheveux tirés en arrière, Zineb n'a pas vraiment de questions : elle veut simplement rendre hommage au sociologue. « *Ce qui est bien, c'est que vous ne faites pas passer les musulmans pour des mauvaises personnes, pour des n'importe-quoi, pour des terroristes* », explique-t-elle. Zineb se rassied posément, la classe observe un long silence, Stéphane Beaud sourit.

En ce jour de novembre 2018, le sociologue est venu rencontrer, au lycée professionnel Marie-Curie de Villeurbanne (Rhône), une classe de 2^{de} option « Métiers de la relation aux clients et aux usagers ». Depuis plusieurs semaines, les élèves travaillent sur *La France des Belhoumi* (La Découverte, 2018), une enquête ethnographique de ce chercheur, qui raconte, sur quarante ans, la trajectoire d'une famille immigrée algérienne installée en France en 1977. « *C'est une histoire qui leur ressemble* », sourit leur professeur d'histoire-géographie et de français, Kirsén Tallaron.

Pour s'approprier le travail du sociologue, les élèves ont réalisé des improvisations théâtrales avec le metteur en scène Dominique Lurcel, directeur de la compagnie Passeurs de mémoires : un spectacle aura lieu en mai au Rize, le centre culturel de Villeurbanne. « *Je les fais travailler sur des scènes – celle, par exemple, où l'ainée des Belhoumi, Samira, fait ses devoirs dans la cuisine – ou sur des*

phrases prononcées par le père de Samira – “la police n’est jamais entrée chez moi”. Ils savent très bien ce qui les concerne dans ce texte, je n’ai pas besoin de mettre des points sur les “i”. »

Si Stéphane Beaud apprécie tant ces rencontres dans les lycées professionnels, s’il a décidé, cette année, d’aller de Roubaix à Besançon en passant par Clermont-Ferrand, Marseille, Saintes (Charente-Maritime), Caussade (Tarn-et-Garonne), Nanterre ou Colombes (Hauts-de-Seine), c’est qu’il pratique, depuis plus de vingt ans, une sociologie « *par le bas* » tentant de saisir ce qui « travaille » les classes populaires françaises. Ses ouvrages explorent aussi bien les transformations de la condition ouvrière que les enjeux de la démocratisation scolaire ou les imaginaires sociaux du football – un sport qui constitue, à ses yeux, un « *fait social total* », selon l’expression de l’anthropologue Marcel Mauss (1872-1950).

Son intérêt pour les classes populaires vient de loin. « *Dans mon enfance et mon adolescence, les copains avec lesquels je jouais au foot étaient majoritairement issus de milieux populaires. Mais, avec le temps, ils ont été éjectés des filières nobles de l’enseignement secondaire. Dans la ville de l’Yonne où j’ai grandi, le lycée professionnel et le lycée général se jouxtaient, mais c’étaient deux mondes entièrement étanches. Ces inégalités de destins me paraissaient d’une injustice absolue. Et je les retrouve, aujourd’hui, quand je vais dans les lycées professionnels : bien des jeunes ont de la malice dans les yeux mais, défaits scolairement, ils ne se sentent autorisés ni à parler ni à réussir.* »

Apprenti sociologue au début des années 1980, Stéphane Beaud fait ses premières armes auprès de Michel Pialoux, qui se définit, dans ces années-là, comme un « *ethnologue du mouvement ouvrier* ». Consacré à une usine lyonnaise de Paris-Rhône, le premier terrain d’enquête de Stéphane Beaud est une « *révélation* » : après avoir passé deux semaines dans une section syndicale CFDT dirigée par un fils d’immigré algérien, l’étudiant, qui travaillait jusqu’alors aux nouvelles technologies, décide de s’intéresser désormais aux classes populaires et à l’immigration.

Marqué par le « *grand livre* » de Gérard Noiriel Longwy, *immigrés et prolétaires 1880-1980* (PUF, 1984), Stéphane Beaud consacre ensuite sa thèse de sociologie aux enfants d’ouvriers du bassin de Sochaux-Montbéliard. « *Je voulais être attentif à leurs parcours, écouter leur parole et entrer dans leur univers, ce qui suppose une démarche de type ethnologique, comme celle de Michel Pialoux. Dès mes premières enquêtes, j’ai été frappé par le décalage entre les discours convenus sur l’archaïsme des classes populaires et la richesse des témoignages que je recueillis sur le terrain.* »

Vingt ans plus tard, *La France des Belhoumi* est le fruit de cette volonté, toujours intacte, d’« *aller au contact* » et d’enquêter « *entre les chiffres* ». Ce travail de recherche, qui a duré cinq ans (2012-2017), raconte l’intégration silencieuse d’une famille venue d’Algérie à la fin des années 1970. Stéphane Beaud ne cherche pas des itinéraires exemplaires ou des modèles édifiants : il tente de retracer, au contraire, le destin ordinaire des enfants des classes populaires issues de l’immigration. « *Evidemment, une famille algérienne qui trouve tranquillement sa place dans la société française, ce n’est pas très vendeur* », dit-il dans un sourire.

Cette attention aux détails biographiques n’empêche pas de replacer les parcours des enfants Belhoumi dans la « grande » histoire des transformations de la classe ouvrière, de la recomposition socio-urbaine des banlieues ou du destin scolaire des enfants issus de l’immigration. Ponctué de statistiques, le livre inscrit chaque enfant dans sa génération. L’aînée, Samira, grandit dans le climat de confiance nourri, en 1983, par *la Marche des beurs*, alors que les cadets appartiennent à la « *génération de cité* » d’une France affaiblie, une quinzaine d’années plus tard, par la crise économique et la ségrégation.

Dans un monde qui affectionne les idées simples et les jugements à l'emporte-pièce, Stéphane Beaud avance à pas comptés : rigoureux et nuancé, il décrit avec subtilité les trajectoires des cinq filles et des trois garçons de cet immigré algérien qui espérait, parce qu'il avait toujours « *travaillé avec la pioche* » que ses enfants travailleraient un jour « *avec le stylo* ». Des histoires qui parlent aux élèves que Stéphane Beaud rencontre dans les lycées professionnels. « *Vous parlez de nous, mais pas comme à la télé* », résume un lycéen.

Face à tous ceux qui doutent qu'une monographie de famille, aussi riche soit-elle, puisse raconter un mouvement sociologique de grande ampleur, Stéphane Beaud invoque les travaux de l'anthropologue Marc Augé sur des villages africains ou ceux du sociologue Jean-Claude Chamboredon sur les « grands ensembles » d'Antony (Hauts-de-Seine). « *Les monographies mettent au jour des processus sociaux qui sont généralisables*, explique-t-il. *L'enquête intensive sur une "étude de cas" permet d'approfondir la compréhension du social et d'analyser des changements qui sont aisément transposables à plus grande échelle.* »

Cette démarche sociologique, estime Stéphane Beaud, arme la connaissance, mais aussi l'action politique : avec *La France des Belhoumi*, il entend répondre, à sa manière, aux prophètes de malheur qui « *surfent sur la vague des attentats djihadistes pour déclarer inassimilables les enfants d'immigrés* ». « *Il ne faut pas dépolitiser la sociologie*, insiste-t-il. *Emile Durkheim [1858-1917] disait que la recherche ne mériterait pas une heure de peine si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif. Le savoir sociologique change le regard sur les phénomènes sociaux et déconstruit les préjugés. Les sciences sociales – et les "gilets jaunes" – nous rappellent une évidence : l'importance des conditions sociales d'existence.* »

Anne Chemin

Films : la trilogie de Bouchera Azzouz :

Nos mères, nos daronnes (2015)

On nous appelait Beurettes (2018)

Meufs de (la) cité (2020)

Documentaire : *La France, Les Belhoumi et nous*, histoire d'un projet avec quatre classes de trois lycées de Villeurbanne, 2018/2011

<https://vimeo.com/501671360/ff400eea3a>

Emission TV *La France des Belhoumi* (mai 2019) avec classe de seconde Pro, Lycée marie Curie

<https://vimeo.com/392415335/cbc491c43c>

F/ Un livre, retour sur le projet :

Stéphane Beaud, Samira Belhoumi et Dominique Lurcel : *Passeports pour la liberté, Histoire de Samira/ Théâtre et sociologie au lycée*. Le Bord de l'eau. Novembre 2025

G/ Phrases (pour réfléchir -à proférer ?)

Malgré qu'on soit frères et sœurs, chacun est différent (Azzedine)

Rachid, il vendrait des lunettes à un aveugle (Azzedine)

On était ceux qui venaient de Sardan (Amel)

S'il dit que je suis nulle, je suis nulle (Amel)

C'est à cause de filles comme toi qu'on vote Le Pen ! (la documentaliste du lycée, citée par Amel)

J'ai l'impression de servir à quelque chose (Azzedine)

Sans mes sœurs, je serais rien, mais rien ! (Azzedine)

Je donne du respect. Que ce soit la petite mémé, le petit jeune, le riche ou le pauvre, je donne du respect. (Azzedine)

Anonyme, pas anonyme, moi ça me dérange pas (Azzedine)

Moi, ma religion, mes convictions, ça reste entre moi et Dieu (Azzedine)

On sait que c'est toi qui lui as vendu (les policiers, à Azzedine)

Mais Monsieur, fallait me dire que vous étiez de la RATP ! (les policiers, à Azzedine)

Jusqu'à quand ça va être comme ça ? Jusqu'à quand ? Faut arrêter ! (Azzedine)

Cette fois, je ne vais pas me laisser faire (Azzedine)

On est là pour vivre (Azzedine)

Pour être bien avec les autres, faut être bien avec soi-même déjà (Azzedine)

Si toi dès le départ tu ne sais pas d'où tu viens, comment tu peux te permettre de prêcher la bonne parole ? (Azzedine)

Le positif attire le positif, le négatif attire le négatif (Azzedine)

Dans une cité, c'est soit tu travailles honnêtement, soit c'est du trafic. (Mounir)

Si tu ne files pas droit, tu retournes en Algérie (parents, à Samira)

Dalila, elle est bien plus maghrébine que moi (Amel)

Mes sœurs disent de moi que je suis « javellisée ». (Amel)

J'ai eu mon Bac du premier coup. Et un Bac ES (Leïla, à son prof)

Ils ne m'auront pas (Leïla)

Quelqu'un qui ne sait pas lire, c'est comme s'il était aveugle (Le père, à Samira)

Une femme, elle est pas faite pour lire et tout ça (La mère, à Samira)

Journaliste, c'est pas un métier de femme (Le père, à Samira)

Respecte ta mère. Mais fais les choses par derrière (le père, à Leïla)

On est une fratrie. Mais on a tous cheminé complètement différemment. (Leïla)

Jamais la police elle est rentrée chez moi. Jamais ! (Le père)

Jamais jamais on a fait quelque chose qui était pas bon ! (Le père)

Quoi qu'il arrive, je vais devoir donner deux, trois fois plus pour avoir le même résultat (Mounir)

Le truc c'est de ne pas se décourager (Mounir)

Il voit ce qu'il a envie de voir, mon père (Amel)

Je n'ai jamais vu mon père rencontrer un professeur (Amel)

Mon fils, il est presque ministre (le père, cité par Rachid)

Quand j'arrive plus haut, y a tout mon passé, toutes mes lacunes qui me rattrapent (Rachid)

Je reviens toujours à la case départ. Toujours papa maman (Rachid)

Les seules personnes que j'ai eues, c'est ma famille (Rachid)

Quand on est en prison, c'est la famille, c'est pas les amis (Rachid)

Mes enfants, c'est mes petits soldats (Rachid)

Entendre tout le temps le père dire « *De toute façon c'est un bon à rien, il fera rien de sa vie* », à un moment donné, on baisse les bras, on a plus envie, on dit « *Ben ouais je suis un bon à rien.* » (Rachid)

Quand on va en Algérie, on n'est pas algérien. Ici, on est un immigré, un étranger. (Rachid)

Mes parents ont mis neuf mois à me trouver un prénom, et vous pensez que je vais le changer en quelques secondes ? (Rachid, à son employeuse)

Si j'ai un truc à dire, je le dis (Rachid et Azzedine)

Moi ma vie, c'était uniquement école/ maison, maison/école (Samira)

Chez nous, ce qui importe pour une femme, c'est de savoir tenir sa maison (La mère, à Samira)

Leïla, tu es responsable de tes frères et sœurs pendant mon absence (propos de la mère rapportés par Samira)

Rachid, en tant qu'homme, tu dois surveiller tes sœurs (autre propos de la mère rapportés par Samira...)

Je veux que mes enfants travaillent avec un stylo (Le père)

Dans ma tête ça a fait ding ding ding ! (Samira)

Voilà ça y est, j'ai choisi. Je vais passer le concours pour être infirmière ! (Samira)

Sauvez-le ! Sauvez votre frère ! (Le père, aux sœurs aînées, à propos d'Azzedine)



Cie Passeurs de Mémoires

Siège social 1, cours d'Herbouville 69004 Lyon

N° Siret : 419 901 186 00041 Ape 9001Z Licences : N° 2-1115943 N° 3-1115944

Dominique Lurcel Direction artistique

06 87 20 79 11 / ciepasseursdememoires@gmail.com

Guislaine Rigollet Administration

06 10 12 53 40/ rigollet.guislaine@orange.fr

www.passeursdememoires.com